

La morale et les bons sentiments

7 - LA MOBILISATION DES VALEURS MORALES

PHILIPPE - Il n'est pas bon de faire la coquette quand les hommes sont à la guerre.

DENIS - Chacun doit avoir une pensée pour les combattants, ces « bleuets » dont on fait des héros mystiques.

ANNIC - Les poilus sont des moines .

PHILIPPE *surpris* - Ah bon ?

ANNIC - Deux tranchées parallèles réunies par deux boyaux d'accès, ça fait des centaines de cloîtres souterrains.

PHILIPPE *incrédule* - Nous v'là bien !

ANNIC - Et les poilus respectent les trois vœux des moines : continence, pauvreté, obéissance. C'est « la congrégation des fils de France ».

PHILIPPE *gentiment* - C'est touchant...

JANOU - T'as lu ça où ?

ANNIC - Ma tante l'a lu dans la Semaine religieuse de Laval.

JANOU - Ah, alors...

DENIS - On avait déjà les prussiens que la vierge arrête à Pontmain en 1871 , on peut dire qu'en Mayenne, on est servis.

ANNIC *bras écartés* - Ah, mais la vierge de Pontmain, c'est elle aussi qu'a arrêté les allemands sur la Marne au début de la guerre.

JANOU - Tu l'as certainement lu dans le journal...

ANNIC - Parfaitement, dans l'Opinion de la Manche, c'est écrit. Une sœur infirmière l'a entendu d'un prisonnier allemand.

DENIS - Il n'est peut-être pas dit qu'elle comprend l'allemand...

ANNIC - Qui ça ? La vierge ?

DENIS - L'infirmière.

DOMINIQUE - La guerre, pour certains catholiques, c'est un moyen d'expier l'orgueil d'une France révolutionnaire et matérialiste . Mais pour d'autres grands esprits, une nation, c'est une race : il lui faut une guerre pour qu'elle s'endurcisse et soit capable de survivre. Est-ce que c'est beaucoup mieux ?

ANNIC - On va jusqu'à demander aux mères de donner leurs enfants à la patrie.

PHILIPPE - Ah, oui, c'est dans la pièce du poète François

Coppée qu'on a jouée au concert de bienfaisance en 1915 . On le fait ?

PHILIPPE -

*Lorsque vous partirez, enfants, pour les batailles
Nos cheveux déjà gris seront tout à fait blancs
Et nous vous bénirons avec des bras tremblants*

JANOU -

Vous doutez cependant de ce pays frivole ?

PHILIPPE -

*Nous le transformerons, nous les maîtres d'école
Donnez vos fils, ils sont ardents et belliqueux
Donnez. Nous sauverons la patrie avec eux.*

ANNIC - Pauvres gamins !



10 - LES BONS SENTIMENTS

JANOU - On sait combien les femmes ont pu manquer aux soldats du front et tout le monde a entendu parler de la correspondance des marraines de guerre. A la librairie Goupil, en bas de la grand' rue, au kiosque de la gare, on vendait de ces cartes postales colorées chargées d'entretenir les rêves d'amour inassouvis.

DOMINIQUE - Mon cœur n'a battu que pour vous

PHILIPPE - Le souvenir de votre amour si pur / Dans ma tranchée apportera l'azur

ANNIC - Mon âme est tout à toi / Vivons un tendre rêve

DENIS - L'amour est vainqueur / Je garde ton cœur

DOMINIQUE - Chez Goupil, on trouve aussi des partitions, de ces feuilles de musique qu'on se passe de main en main et qu'on recopie avec soin, chez soi, dans des cahiers d'écolier.

ANNIC - Les chansons d'amour y sont bien plus nombreuses que les rengaines patriotiques inspirées par la défaite de 1871

JANOU - Et dans les foyers que les fils ont quittés si jeunes pour la guerre, l'angoisse des mères épouse parfois les mêmes accents.

La guerre actuelle est la faillite de la raison humaine révoltée contre la loi de Dieu et de son Église. Tout ce que cette raison a promis d'éduquer : paix perpétuelle, douceur des mœurs, fraternité universelle, tout s'écroule. Seul, le retour à la vérité religieuse, au respect de l'autorité divine, apparaît comme la planche de salut pour l'avenir.

Comment enseigner n° 13, février 1915 (Lyon, librairie de l'archevêché), p. 64 - Document BNF gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5577494r

En quelques répliques, il est bien difficile d'évoquer le climat moral résultant de « l'union sacrée » scellée non seulement entre les partis, mais avec l'Église de France, dès le début de l'entrée en guerre. Depuis 1901, les congrégations étaient conduites à l'exil. A Laval, le diocèse avait commencé de reprendre les établissements d'enseignement, notamment le jeune collège de l'Immaculée Conception dont la devise, d'inspiration monarchiste, était alors « Dieu et patrie ». Dès le 2 août, une circulaire suspend les procédures en cours : repliées pour certaines en Belgique, les congrégations reviendront progressivement. Mais le passif reste lourd. C'est dans ce climat que s'inscrit l'évocation ironique d'une « congrégation des fils de France » dans les tranchées.

Nous avons préféré prendre ce texte avec la distance de l'humour : l'auteur n'en est pas dépourvu. Il prend le temps de sourire en décrivant l'effroyable condition du soldat de tranchée telle que tous la découvrent, avec lui, au début de l'année 1915.

La comparaison qu'il poursuit fait apparaître la troublante parenté entre les renoncements de la foi chrétienne et les sanglants sacrifices de la foi patriotique. Comment cet univers de cruauté peut-il être aussi celui du sacré ? Avons-nous besoin d'une espérance religieuse pour défendre nos droits au péril de nos vies ? Le culte du progrès, la conviction républicaine n'y suffisent donc pas ? En 1979, Michel Foucault posera la même question à propos de la révolution iranienne

(cf. Michel Foucault, *Dits et Ecrits II*, Gallimard, p. 790).

Ces quelques mots sont extraits d'une réponse au pacifiste Romain Rolland trouvée dans un ouvrage de pédagogie chrétienne : c'est la France révolutionnaire, vouée au progrès matériel qui est en cause. On trouve parfois chez Albert Filoche des propos comparables : "la guerre est un défi (ou déni ?) au génie humain", écrit-il le 25 juillet 1915.

Une congrégation toute récente

Avez-vous vu quelque image représentant des tranchées ? On y voit plusieurs parallèles, réunies par des couloirs perpendiculaires, et l'ensemble rappelle merveilleusement un cloître... Un cloître souterrain, mais un cloître.

Or, il y a des centaines de ces cloîtres qui se suivent et se ressemblent, sur une ligne de cinq à six cents kilomètres. Et dans ces cloîtres, vivent des millions d'hommes qui mènent la vie commune, partageant la même table... ou la même absence de table, faisant les mêmes « exercices », et ajoutant à cette unité extérieure ce qui fait l'essence de la congrégation, l'unité intérieure, l'unité de pensée, de désir et d'amour.

Ces hommes, d'ailleurs, pratiquent, de par la volonté de leurs chefs, la vie de continence, de pauvreté et d'obéissance.

Continence. — De par les supérieurs, l'accès de ces « cloîtres » est interdit à celles dont la présence, même légitime par ailleurs, serait un facteur de mitigation dans la discipline et d'amointrissement dans l'énergie.

Pauvreté. — Avec une sollicitude qui ne se dément pas, les économistes de cette congrégation — qui portent le nom d'intendants — assurent à chacun de ses membres le vêtement et la nourriture : nourriture suffisante, vêtements modestes, comme il convient. Quant au surplus, « Dame Pauvreté », comme disait saint François d'Assise, est la seule « dame » qui soit admise au « couvent ». Et cette pauvreté, on la pratique de bon cœur, gaiement : quand, par hasard, quelqu'un des membres a de l'argent sur lui, il s'en trouve embarrassé et ne sait pas trop ce qu'il pourrait bien en faire.

Obéissance. — Vous rappelez-vous ce qu'on reprochait aux Jésuites à ce sujet ? « Ils doivent obéir comme des cadavres, *perinde ac cadaver* : c'est impossible ! » Or, ici l'obéissance est beaucoup plus « impossible » : on ne demande pas à des morts d'obéir, on demande à des vivants d'obéir jusqu'à la mort... Et ils obéissent. Leur volonté tout entière est dans la main de leurs chefs, et la volonté de tous leurs chefs est dans la main du général... de l'ordre...

Sublime congrégation des fils de la France, si je t'ai dénoncée, c'est pour te saluer publiquement, avec respect et amour. Grâce à Dieu, ceux qui veulent te « dissoudre » ne sont que des Allemands : ils s'y useront les poings et les dents.

Plus tard, soldats sublimes, quand vous serez revenus dans vos foyers, si vous entendez parler de la vie religieuse et de ses trois « impossibilités », vous répondrez en connaissance de cause :

— Impossible, cette vie-là ? Non. Je le sais bien, car je l'ai menée moi-même. Pour y réussir, voyez-vous, il suffit d'un idéal. J'en avais un, la France ; les religieux en ont un, Dieu : avec des mots d'ordre comme ceux-là, le mot « impossible » n'est pas français. (*Semaine religieuse de Laval*.)

Toujours le miracle de la Marne

C'est l'Opinion de la Manche, cette fois-ci, qui publie un document impressionnant. Ce journal a reçu du front une lettre relatant les faits suivants :

Un jour, deux officiers allemands, prisonniers et blessés, entrent dans une ambulance française de la Croix-Rouge. Une dame infirmière parlant allemand les accompagne.

Quand ils entrèrent dans une salle où trouvait une statue de Notre-Dame-de-Lourdes, ils se regardèrent et dirent : « Oh ! la Vierge de la Marne ! »

Une religieuse qui soigne les blessés à Issy-les-Moulineaux, a reçu d'un allemand mortellement atteint la même confiance en ces termes :

« Vous avez été étonnés de notre recul si subit quand nous sommes arrivés aux portes de Paris.

« Nous n'avons pas pu aller plus loin, une Vierge se tenait devant nous, les bras étendus, nous poussant chaque fois que nous avions l'ordre d'avancer. Pendant plusieurs jours nous ne savions pas si c'était une de vos saintes nationales : Geneviève ou Jeanne d'Arc. Après, nous avons compris que c'était la Sainte-Vierge qui nous clouait sur place. Le 8 septembre, elle nous repoussa avec tant de force que tous, comme un seul homme, nous nous sommes enfuis. Ce que je vous dis, vous l'entendrez sans doute redire plus tard, car nous sommes peut-être 100.000 hommes qui l'avons vu.

Voilà un témoignage indiscutable ! Sainte Geneviève, Jeanne d'Arc ou la sainte Vierge, Notre-Dame de Lourdes ou de Pontmain, ou encore une autre sainte, a fait fuir les Allemands devant Paris.

On voudrait bien cependant connaître le nom du fumiste qui a raconté cette histoire à l'Opinion de la Manche.

Le poilu qui a communiqué le journal au Carnet de la Semaine a eu un mot joli :

« Si elle (la Vierge) était assez aimable de dire aux Boches de s'en aller tout à fait, ça nous ferait rudement plaisir. »

"La Marne, le miracle de la Marne, car c'en fut un !"

Albert Filoche,
3 août 1916,
Moissons Rouges,
p. 70

Dieu et Patrie,
11 avril 1915

Document BNF / CDIC
bnf.gallica.fr

La Lanterne
28 janvier 1917
Document BNF
bnf.gallica.fr

Malgré l'union sacrée, le laïcisme radical reste très virulent pendant ces années de guerre. A Laval, à Angers, villes industrielles et administratives, la vieille discorde devait alimenter les conversations. Cet entrefilet de première page du journal parisien *La Lanterne* en donne le ton. Il évoque le « miracle » de Pontmain, miracle patriotique s'il en est : en 1871, alors que les prussiens sont tout proches, la vierge apparaît à deux enfants et stoppe leur progression. Comme pour l'apparition de Lourdes, cette vision devient le support d'une foi populaire sur laquelle s'appuie l'Église catholique pour se réimplanter. C'est cette figure de vierge protectrice que l'on retrouve ici, appliquée à la victoire de la Marne. Elle ne peut que susciter les sarcasmes des journalistes radicaux !

"Fais ce que dois", pièce de François Coppée, a été créée à la Comédie Française, à Paris, en 1872 : au lendemain de la défaite. Nous la retrouvons au programme du "concert de bienfaisance donné au profit des blessés", le 8 mai 1915 au théâtre de Laval. Plus de quarante années ont passé, le programme éducatif et moral infligé aux français trouve enfin à se réaliser...

L'argument est simple : une femme d'officier mort au combat s'apprête à embarquer pour les Amériques avec son jeune fils. Un instituteur la dissuade de partir et mobilise littéralement l'enfant pour la grande guerre européenne future :

*Oui, si ce peuple veut et si tout son passé
De folie et d'erreur est un jour effacé, (...)
Il reprendra sa place à la tête du monde.
Certe, avant de fonder la paix bonne et féconde,
Il lui faudra combattre encore, il lui faudra
Une guerre où l'Europe entière tremblera (...).
Mais pour cette oeuvre sainte, il n'a qu'un seul moyen,
C'est de faire un soldat de chaque citoyen,
De la famille entière une famille armée
Et du seul sentiment du devoir enflammée.*

[Théâtre de François Coppée, 1869-1872, page 71 \(Paris - Alphonse Lemerre éd.\) - Source BNF, bnf.gallica.fr](#)



Affiche présentée sur le site poilusdelamayenne.blog4ever.com

Quoi qu'il en soit, où voit-on dans l'hypothèse de la sélection naturelle la moindre trace de guerre? Où est la lutte? Elle existe assurément : mais contre la nature seule. Assurément il y a des herbivores qui tâchent de lutter de vitesse avec les carnassiers pour éviter d'être mangés ; mais ceci est une tout autre affaire et n'a rien à voir avec l'origine des espèces ou variétés. La lutte pour l'existence dont parle Darwin, c'est la lutte pour la pâture quotidienne, c'est le mouvement qu'il faut se donner pour trouver à manger, à boire, à établir son nid, à n'être ni gelé, ni noyé, ni brûlé, ni écrasé, ni mangé : c'est l'ensemble des obstacles à l'existence accumulés par la nature. Les lions ne se battent pas entre eux, d'habitude, ni les loups ; les ours ne font pas la guerre aux ours ; les chameaux se laissent tranquilles les uns les autres. La plupart des animaux sauvages se croisent sans plus, chacun allant à ses affaires, exception faite naturellement pour les carnassiers qui se jettent sur les herbivores quand ils jugent pouvoir le faire avec profit. Mais entre animaux de même espèce, et entre beaucoup d'espèce différente, il ne se passe rien : chacun va son chemin. Ils ont bien assez à faire avec leurs difficultés naturelles et obligatoires, avec leur lutte contre le milieu, contre la nature, et pour la vie.

Henry de Varigny - *La guerre est-elle justifiée par le darwinisme ?*
La Revue Hebdomadaire, 13/01/1917, p. 187. Source BNF, bnf.gallica.fr

Le sentiment "naturel", source de moralité ?

Les chansons sentimentales de l'avant-guerre, les familles les partagent avec les soldats du front. A Noël 1917, elles sont au menu d'Albert Filoche et des ses camarades : "la voix des chênes", "Carmela", "Je l'ai rencontrée",... La "Chanson de Craonne" fut écrite à plusieurs mains sur l'air d'une chanson d'amour de 1911 que tous les poilus savaient fredonner.

On trouve le même assaut de sentimentalité dans les cartes postales envoyées aux soldats du front. Tous ces mots d'amour, tout ce trafic de sentiments, de l'arrière vers le front et du front vers l'arrière, imaginez un peu ! Si on ne les avait pas mis dans la situation de défendre leur peau, ces millions d'hommes auraient-ils été capables d'une telle cruauté ?

La sentimentalité populaire ne témoigne-t-elle pas de l'existence en chacun de cette bienveillance, de cette "bénignité" que Cicéron plaçait à la base de la "société du genre humain" ? De ce "sentiment d'humanité" que David Hume plaçait à la source de la moralité ? En pleine guerre, dans le "Mercure de France", le philosophe Georges Palante est plus pessimiste : les sentiments ne sont pas tous des "bons sentiments". La sentimentalité qui anime les hommes est faite aussi de sentiments négatifs : vengeance, colère, cruauté... En découvrant ces chansons, en considérant cet immense entrelacs d'amours et de haines, qui oserait lui donner tort ?

cf. *Georges Palante, dans le Mercure de France du 16/11/1916, p. 324 - Source BNF bnf.gallica.fr*

La lutte pour la survie est-elle naturelle ?

Pour qu'un peuple survive doit-il s'affermir par la guerre ? C'est une idée très commune, à l'époque, dans la pensée matérialiste. Depuis un demi-siècle, la théorie de Darwin a un immense succès. L'hypothèse d'une évolution des espèces par une « lutte pour la vie » semble pouvoir justifier les bouleversements du monde industriel. On la transpose spontanément aux conflits entre nations, qu'on assimile à des races. Rares sont les auteurs qui, comme Henry de Varigny, ont suffisamment de rigueur pour refuser cette confusion. Le plus souvent, c'est l'opposition théologique au matérialisme darwinien dans son ensemble qui sert de rempart à cette idée fausse.

Archives départementales de la Mayenne



La voix des chênes, refrain chanté lors du réveillon de Noël 1917 par un camarade d'Albert Filoche :

Si vous rêvez d'amour
Dans les forêts prochaines
Écoutez au déclin du jour
La voix des chênes :
Elle vous parlera d'amour
Elle vous parlera d'amour
La douce voix
La douce voix des chênes.

[Moissons Rouges p. 222
http://dutempsdeserisesauxfeuillesmortes.net/paroles/voix_des_chenes.htm](http://dutempsdeserisesauxfeuillesmortes.net/paroles/voix_des_chenes.htm)

L'air de Bonsoir m'amour, connu de tous, a servi de timbre pour la chanson de Craonne :

Bonsoir m'amour, bonsoir ma fleur
Bonsoir toute mon âme,
O toi qui tiens tout mon bonheur
Dans ton regard de femme,
De ta beauté, de ton amour,
Si ma route est fleurie
Je veux te jurer ma jolie
De t'aimer toujours !

http://dutempsdeserisesauxfeuillesmortes.net/paroles/bonsoir_m_amour.htm

Si j'avais des ailes

Heureux oiseaux, gentilles hirondelles
Hôtes aimés qui chassent les hivers
Que je voudrais vous dérober des ailes
Et comme vous voltiger dans les airs

Si je volais, j'irais dans la bataille
Guetter d'en-haut mon fils au champ d'honneur
Je le suivrais partout dans la mitraille
Et je serais son ange protecteur
Le soir venu, contre le froid, la neige
Là, sur mon cœur, je le réchaufferais
En me voyant dans ce pieux manège
Dieu m'aiderait et je le sauverais

Si je volais, j'irais loin de la France
Aux prisonniers dire ces mots tout bas
Je viens à toi, fille de l'espérance
Ecoute-moi, je ne te trompe pas
Prends ces baisers que m'a donnés ta mère
Prends cet anneau que j'ai reçu pour toi
Tu reverras bientôt sous ta chaumière
L'ange d'amour qui t'a promis sa foi

Si je volais, j'irais, bonheur extrême
M'ébattre loin de la folle cité
J'irais chercher le pays où l'on aime
Et comme vous planer en liberté
Sous la charmillie où s'effeuillent les roses
J'écouterais l'épanchement des cœurs
Dans les berceaux, je verrais bien des choses
J'y trouverais la réponse des fleurs

Si je volais, O France, O ma patrie
J'irais briser et ton joug et tes fers
J'écraserai tous ceux qui t'ont meurtrie
Et donnerai la paix à l'univers
De tout tyran, j'arracherai le glaive
Toujours levé contre ta liberté
Tu sortiras comme d'un mauvais rêve
Eblouissante et pleine de fierté.

G. Georges - Frédéric Trémel, ed. Ploosen

Cette chanson sentimentale fait partie de celles qu'on trouve, soigneusement recopiées, dans les cahiers conservés aux Archives Départementales de la Mayenne. Ces cahiers couvrent une longue période et n'indiquent pas précisément les airs qui furent chantés depuis 1914 jusqu'à la victoire. Ils sont nombreux à nourrir le désir de revanche après la défaite de 1871. Il n'y a donc pas rupture de continuité : en temps de guerre, les mêmes chansons ne pouvaient être que plus fortes et plus actuelles.

Référence pour cette chanson : Archives Départementales de la Mayenne, 1Mi 224

On pourra trouver le texte ci-contre dans le recueil La Chanson française, publié en 1878 et disponible sur le site Gallica de la BNF. On en trouvera le timbre sur le site "Musique et tourisme en baie de Somme", dans une liste de "morceaux de salon" qui donnent grand appétit. Il faut imaginer de tels airs chantés le soir, accompagnés au piano, pour la famille et les amis assemblés.

La chanson française, 1878, p. 61. Source BNF gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5454023k
Les morceaux de salon en France au XIXe siècle - goninet.philippe.akeonet.com/salon.htm

Alors que les cartes postales envoyées aux soldats sont nombreuses à cultiver les seuls "bons sentiments", presque toutes les chansons sentimentales de l'époque se terminent comme celle-ci : sur un couplet vengeur et guerrier. On pouvait probablement le laisser de côté, comme on choisit ordinairement de le faire aujourd'hui. Ici, la progression des couplets nous y encourage : le vol de l'oiseau exprime d'abord le désir pour la mère de protéger son enfant ; il s'exalte ensuite dans un rêve de délivrance pour les prisonniers ; puis l'oiseau nous transporte dans un paradis d'amour et de paix. Après cela, le couplet final, profession de foi républicaine aux accents vengeurs, nous semble être de pure convention.

Si l'on ne sait rien de son co-auteur, on dispose d'informations sur le compositeur de la chanson. "Poète de la guitare" selon Victor Hugo, Frédéric Trémel ne se contente pas de "donner de la voix" : "il a de l'âme et de l'expression". Ses mélodies, comme on peut en juger, sont à la fois "simples" et "suaves". Il pratique la guitare en virtuose. En tant qu'auteur, c'est un farouche républicain. Dans l'esprit de la révolution française, il considère la guerre comme un mal entretenu par les monarchies environnantes. A ses yeux, ce sont les progrès de la science et de la démocratie qui doivent "donner la paix à l'univers" :

*Peuples, pourquoi cette soif de conquêtes ;
N'avons-nous pas suffisamment de maux ?
Quand le progrès doit germer dans nos têtes,
Pourquoi vouloir singer les animaux ?
Défendons-nous pour sauver la patrie
Quand l'étranger surviendra désormais ;
Mais pour la gloire et pour la tyrannie,
Peuples amis, ne nous battons jamais !*

Album des salons. , A bas les conquérants : chant républicain

Source BNF gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9213465/f2

Biographie de F. Trémel par E. de la Bédollière : gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64983480/f5

UN VOL LIBÉRATEUR ?

4 - J'ai été saisi de frayeur et de tremblements, et j'ai été couvert de ténèbres.

5 - Et j'ai dit : "Qui me donnera des ailes, comme à la colombe ? Et je m'envolerai, et je me reposerai. (...)

16 - Que la mort vienne sur [mes ennemis], et qu'ils descendent tout vivants dans l'enfer.

Pour symboliser la libération, l'image de l'oiseau est un grand classique. On la trouve déjà dans ce psaume de la Bible, où David invoque Dieu pour obtenir son secours. La libération souhaitée est d'abord intérieure (crainte et tremblement), mais la prière se poursuit jusqu'à demander que la mort descende sur l'ennemi.

Dans cette "guerre moderne" que fut la grande guerre, comment ne pas songer au rôle de l'aviation, d'abord affectée à l'observation, puis aux bombardements ? Comment ne pas penser aux drones de protection, puis d'attaque, dans la guerre permanente et disséminée d'aujourd'hui ?

La bible, psaume 54 (55) - Lemaître de Sacy 1860

